

pieds, avançant, reculant, faisant des mines et des gestes devant l'immense psyché, tu rirais de ta pauvre cousine. Et ta pauvre cousine pleure, emprisonnée dans son royal corsage; apprenant à saluer, à sourire, à s'indigner, à s'évanouir, à embrasser, à parler sans montrer les dents; car tu sais, malheureusement que je n'ai pas les dents belles! Ah! oui, je déchirerais mes rôles, je jetterais les livres par la fenêtre, je briserais la psyché, quand je suis seule, enfermée dans cette chambre, en tête-à-tête éternel avec Pyrrhus, ou Oreste, ou Pylade! Que je m'ennuie! Et je n'ai rien pour me distraire dans cette maudite chambre, rien de ce qui fait le charme d'un appartement de jeune fille... Des romans, des pinceaux, des aiguilles à broder! Tout cela m'empêcherait de travailler.

22 juin.

Voilà plusieurs répétitions qui ne servent qu'à me mettre en colère. Tu vas voir. Tu sais que l'odeur des fleurs me fait mal. Eh bien! l'actrice qui joue avec moi, et qui, dit-on, est jalouse de ma jeunesse, ne manque jamais d'apporter en scène ces énormes bouquets dans lesquels le seringat domine, de façon que je ne peux l'approcher, ni jouer avec elle, et les répétitions n'ont pas lieu; pourtant elles seraient nécessaires, car le

témps presse. Je débute après demain! Depuis long-temps ma robe est prête! c'est ma robe nuptiale, car je vais aller me marier, mais à un mari bien autrement fantasque que ton quincaillier! si tu songeais combien c'est un mari quinqueteux, inégal, brutal, bizarre, volontaire, jaloux de son pouvoir, et difficile à contenter! Je tremble de paraître devant ce public inexorable, qui a tant de goûts, blancs et noirs, dont les volontés sont si mobiles et si contradictoires! moi qui aurais voulu être la femme d'un seul homme, moi qui l'aurais tant aimé, qui aurais élevé mes enfants moi-même avec tant de soin et d'amour! Ah! personne que moi ne les eût allaités, personne que moi ne les eût habillés, lavés, soignés, mes enfants! et je n'en aurai pas! ou, si j'en ai, il faudra m'en séparer, les donner à nourrir à des mercenaires; car le théâtre me réclamera chaque soir avec ses cruelles exigences qui ne vous tiennent compte ni de l'amour maternel, ni de vos joies, ni même de votre deuil. Votre nom est sur l'affiche, il faut paraître. Mais vous voulez bercer vos enfants, vous voulez les veiller s'ils sont malades, les pleurer s'ils meurent: une autre fois! car le public vous attend, le public vous appelle; mettez votre joie ou vos larmes où vous voudrez. Le public a pris ses billets au bureau.

Je ne t'écrirai plus qu'après mon début, ma chère Jenny, et je crains bien que tu ne reçoives plus jamais de lettres de ta cousine Rose. Je crains de tomber malade! je crains de ne pouvoir supporter la terrible secousse du début; je crains que toutes ces émotions fortes ne détruisent ma santé après avoir détruit tout mon bonheur. Adieu, ma chère cousine, c'est peut-être la dernière lettre que je t'écris.

Adieu. ROSE D***.

M^{LLE} JENNY A M^{LLE} ROSE.

24 juin.

Rose, d'où vient donc ce désespoir, ces sentiments si tristes, mon Dieu! Du courage, le public ne te mangera pas; le public est bon enfant; il te trouvera charmante et applaudira! Tu m'as peint le monde artiste sous un jour bien défavorable; mais avoue que le trait est chargé; et puis d'ailleurs, que de compensations! que de récompenses! Qu'importe ce qui se passe derrière la toile? qu'importe ce qui se fait dans le jour? l'artiste ne vit que le soir, de sept heures à minuit, devant le public, quand le lustre brille de toutes ses étoiles; quand les loges sont pleines, quand l'orchestre éclate; quand les femmes pénétrées, et respirant à peine, agitent leurs

mouchoirs, en s'essuyant les yeux; quand les hommes battent des mains et jettent des couronnes de fleurs; quand la foule enivrée t'envoie de toutes parts mille acclamations et mille baisers! La coulisse est oubliée, n'est-ce pas? les décors de carton s'agrandissent et se solidifient; on ne pense plus aux taches d'huile, aux propos des jaloux; on ne sent plus le seringat de la rivale. Alors tout le public est à toi, corps et âme; tu l'animes, tu le domines, tu en fais ce que tu veux; il est à tes pieds, haletant, hurlant, prêt à rire ou à pleurer, ton amant, ton esclave! O femme heureuse, femme idolâtrée! dans ces communs transports, tous les cœurs s'élèveront vers toi, et tu ne seras soumise à aucun d'eux, et tu n'auras juré fidélité à aucun; et tu ne t'es engagée à personne pour la vie; et l'existence est un droit que tu n'as aliéné au profit de personne, et tu es libre autant qu'un homme. Rose, sois donc heureuse! comprends donc un peu ce que c'est que le bonheur! on ne le trouve pas avec un mari quelquefois sans intelligence, à coup sûr sans amour. Dis-moi quel homme à lui seul a autant de passion que la foule, autant d'ivresse qu'un parterre, autant d'amour que tout un peuple, autant de transports et d'embrassements que la multitude; trouve-le celui-là si tu peux, et sois sa femme!

Tu trouveras, comme moi, quelque quincaillier, quelque bonnetier, quelque propriétaire ayant un domaine en Beauce, ou une maison dans la rue Montmartre; tu lui sacrifieras pleinement toute ta liberté, tes sympathies, tes goûts les plus chers, et il ne t'en aura aucune reconnaissance! il s'imaginera avoir payé tout cela en te donnant sa fortune et son nom!

Moi aussi je vais débiter dans le triste emploi des femmes mariées. Car décidément j'épouse M. Jules dans huit jours. Je t'invite à mes noces, comme tu m'invites à t'aller voir au théâtre; et tu ne seras pas plus timide, pas plus ennuyée que moi! La corbeille de noces m'a été apportée par le futur hier soir. Il m'a fallu savoir combien les bijoux avaient coûté, dans quel magasin on les avait achetés, pourquoi ils avaient telle forme plutôt que telle autre. Puis, on me les a essayées toutes ces parures! j'avais l'air d'un devant de boutique de joaillier, d'un étalage du quai des Orfèvres! Puis il a fallu faire des visites de famille; je dîne en ville presque tous les jours, chez les grands parents; je fais connaissance avec les gens de mon *prétendu*. Tu comprends combien je dois être enroutée à force de chanter! car chaque famille veut une romance; chaque dîner une cavatine! Si tu les entendais parler musique, littérature, beaux-arts, tous ces

quincailliers, bonnetiers, rentiers, c'est à mourir de rire quand on n'en meurt pas d'ennui. C'est ce dernier parti que je prendrai. Je ne pourrai jamais m'habituer à vivre dans ce monde-là. Tout en eux me choque et me blesse, même leur honnêteté. Le chagrin me ronge; je ne me sens pas la force de consentir à cette complète immolation! Encourage-moi, je t'en prie, ne m'abandonne point, ma chère Rose, je suis souffrante, très souffrante. Ma santé s'altère au milieu de toutes ces contrariétés; je suis obligée de sourire à des êtres qui me dégoûtent; de faire bon visage, de paraître gaie, aimable, quand j'ai envie de pleurer, quand les larmes me sortent des yeux! Je n'y tiendrai jamais! Oh! mon Dieu! vivre jusqu'à la fin dans une boutique, la femme de M. Jules, marchand quincaillier; aller tous les dimanches d'hiver dîner chez son papa, qui a une toux de quatre-vingts ans; aller tous les dimanches d'été à Montmorenci! bien sûr j'en mourrai. Adieu. Réjouis-toi de ton sort en connaissant le mien.

JENNY D***.

ROSE A JENNY.

1^{er} août 1832.

Pardonne-moi, chère cousine, d'être restée si long-temps sans t'écrire. Je ne t'ai pas oubliée.

Mais les embarras de mon début m'ont empêchée de causer plus tôt avec toi. Es-tu heureuse, dis-moi, maintenant? Je commence, moi, à m'habituer à ma nouvelle position. Mon Dieu, le public n'est pas si méchant qu'on pense! Il ne m'a pas mangée, comme tu me le disais. J'ai débuté, et débuté avec succès. J'ai vaincu la grande difficulté; j'ai fait le premier pas. J'éprouve moins de répugnance maintenant pour le théâtre, même pour l'odeur du seringat; je m'accoutume à mon métier et à ses inconvénients; je commence à mieux comprendre tous ses avantages; enfin je suis guérie de cette maladie d'ennui et de désespoir qui m'avait prise au cœur le jour de ma dernière répétition, la veille de mon début; il faut bien que la joie soit moins bavarde que la peine; car, après t'avoir dit que je t'aime, je ne trouve plus rien à te dire maintenant.

Ta cousine ROSE.

JENNY A ROSE.

4 août 1832.

J'ai reçu ta dernière lettre avec plaisir, car tu m'apprends que tu es heureuse! Eh bien, je suis heureuse aussi, moi, à te parler franchement. Je t'écris au comptoir avec une lettre qui a en tête : *Maison Jules D*** et Compagnie*. Je

t'avoue que j'avais craint de ne pas m'habituer si vite à la vie bourgeoise. Je ne regrette rien. Mon mari s'occupe peu de moi : aussi, je suis libre et maîtresse dans la maison! je vais, je viens, je tourne, je range. Sais-tu que je fais déjà très-bien une chemise, et que je m'occupe à présent, je te dis cela en confidence, de faire un petit trousseau. J'aime mon mari. Je l'aimerai davantage lorsque ce petit trousseau servira. Je compte les mois; il y en a encore sept à passer! Je te retiens pour être marraine, toi, la première tragique du théâtre, avec le frère de Jules, qui fait le commerce des cuirs, et qui sera le parrain. Je suis forcée de m'arrêter là, car on m'appelle au magasin. Au revoir, ma charmante cousine, viens dîner un soir avec nous, et apporte-nous un billet de spectacle.

Ton amie et cousine JENNY.

Ainsi, par ces lettres que le hasard nous a fait tomber entre les mains, et que nous avons l'indiscrétion de publier, vous voyez que mademoiselle Rose avait fini par ne plus penser aux maris, aux enfants, à tout le bonheur de la vie privée; que mademoiselle Jenny avait oublié Racine, Molière, et toutes les émotions de la vie dramatique. Ce qui prouve la force de l'habitude, la malléabilité de notre nature, toutes choses qui n'ont pas

besoin d'être prouvées; ce qui prouve enfin qu'on peut se faire à toutes les positions sociales, s'accommoder à toutes les circonstances, s'arranger des mœurs bourgeoises, ou de la vie d'artiste; puisque, des deux femmes les plus opposées de caractère, l'une, si prosaïquement organisée, s'habitue à l'art; et l'autre, si poétique et si hostile au code civil, s'habitue même au mariage!

JULES MAYRET¹.

Spa, ce 10 septembre 1832.

¹ M. Jules Mayret, qui a bien voulu nous faire part de ces lettres, dont il possède l'original, est l'exécuteur testamentaire de M. Paul Robert, dont nous avons annoncé les Mémoires en tête du sixième volume des *Cent-et-Un*. (NOTE DE L'ÉDITEUR.)



L'HOTEL CARNAVALET.



Le sixième personnage, qui n'avait encore rien dit, se leva et se mit aussi à raconter son histoire.

Candide.

Au fond du Marais, à deux pas de la place Royale, est encore la maison qui fut habitée si long-temps par madame de Sévigné. On l'aperçoit à l'angle de la rue Culture-Sainte-Catherine, ou de la Couture-de-Sainte-Catherine, comme on disait autrefois. Cette culture ou terrain cultivé appartenait aux religieux de Sainte-Catherine; ce qui n'empêchait pas les courtisanes d'y de-